

Gabriel Pérouse

LA LETTRE SUR LA MORT DE LA BOÉTIE ET LA PREMIÈRE CONCEPTION  
DES "ESSAIS"\*

Estienne de La Boétie a-t-il existé? S'il n'y avait la maison de Sarlat, le portrait, les registres du Parlement de Bordeaux, et le testament, et mille témoignages des contemporains, et les "Oeuvres" latines et françaises, vraiment on pourrait douter que cette ombre émouvante, pour toujours portée sur les "Essais", ait jamais été autre chose, justement, qu'une ombre. On soupçonnerait Montaigne d'avoir inventé ce personnage pour les besoins de son livre.

Capable, nous dit-il, de tracer seulement des "croquis" dans les marges, Montaigne emprunte des écrits à ce La Boétie pour fournir le centre du tableau: artifice trop connu et trop commode, que celui de ces manuscrits retrouvés! Ce même fantôme a été lié avec Montaigne d'une amitié hors-pair, comme il n'en existe pas une en trois siècles: voilà qui semble irréel, et trop belle occasion de parler d'une sublime communication<sup>1</sup> des âmes, sans risque d'être contredit<sup>1</sup>. Bien plus, ce merveilleux ami a fait une mort exemplaire et digne de l'antique, précédée d'une brève maladie au cours de laquelle, en 1563, plus de sept ans avant que ne fussent tracées les premières lignes des "Essais", il annonçait déjà et esquissait, souvent littérale-

\* La conférence dont nous venons de donner ici le texte intégral avait été préalablement donnée sous la forme abrégée d'une communication au Congrès de la Société des Amis de Montaigne, à Bordeaux, le 9 juin 1980 (elle sera publiée sous cette forme brève dans les Actes dudit Congrès).

<sup>1</sup> M. de Montaigne, *Essais*, I, 28; éd. des O. Compl., Gallimard, coll. "La Pléiade", Paris 1962, p. 182 (toutes nos citations de Montaigne renverront à cette édition).

ment, tous les grands thèmes qui devaient remplir les développements initiaux de ces mêmes "Essais" face à la pensée de la mort. Or cette agonie, justement, nous est racontée par Montaigne, et par lui seul. Tout cela est étrange, et pose un problème littéraire peut-être plus troublant et plus riche qu'il n'apparaît généralement.

Pourtant, sous ce nom d'Estienne de La Boétie, un homme a existé; et Michel de Montaigne l'a aimé comme un être de chair. Pourquoi, alors, cette tenace impression d'irréalité? Ou plutôt, en d'autres termes, pourquoi reste-t-il légitime, selon nous, de dire que Montaigne, d'une certaine manière, a bel et bien créé La Boétie? Parce que, entre le vivant qu'avait été autrefois l'ami et les chapitres des "Essais", était venue s'interposer la "Lettre" sur la mort de La Boétie, ce texte souvent négligé quoiqu'il soit un des plus étonnants qu'ait écrits Montaigne, ce monument construit pour faire d'un homme un personnage. C'est de cette "Lettre" que nous aimerions aujourd'hui examiner la fonction dans la genèse des "Essais".

Notre plan sera simple. D'abord, reprendre l'analyse de la dite "Lettre" et montrer quelles intentions y ont manifestement guidé la plume. Puis faire saillir, dans les "Essais" que l'on peut croire rédigés entre 1571 et 1575, ses insistants échos. Après quoi, il faudra faire un peu d'histoire, et s'interroger sur les circonstances probables de la rédaction de cette même "Lettre", c'est-à-dire sur le contenu des sept années qui séparent la mort de La Boétie de la retraite de Montaigne et du début des "Essais". Peut-être, alors, pourrions-nous apercevoir la nature des rapports entre "Lettre" et "Essais" - et, partant, répondre à notre question initiale touchant les modes d'existence de La Boétie dans l'oeuvre de Montaigne.

On se plaît à dire que le récit fait par Montaigne de l'agonie de son ami est empreint d'une émotion vibrante et vraie<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> P. Bonnefon, Estienne de La Boétie, Slatkine Reprints, Genève 1967, p. LXXXIII. Le jugement de H. Friedrich, dans son "Montaigne", trad. de l'allemand par R. Rovini, Gallimard, coll. "Idées", Paris 1968, p. 23-24, apporte bien davantage au commentaire de la "Lettre", même si l'on n'est pas d'accord sur tous les aspects de ce jugement.

C'est évident. Peut-on, pour autant, voir là une écriture spontanée? Dans la brièveté de sa dizaine de pages, la "Lettre" que Montaigne écrivit à son père sur la perte qu'il venait de faire offre l'apparence immédiate de la nudité; mais chacun sait que la nudité littéraire peut être pure nature ou (bien plus souvent) comble d'art. Analysons donc un instant. Peu d'images, de figures rhétoriques; pas d'érudition, à part trois ou quatre formules latines ou grecques, fort naturelles entre de tels amis. La succession des imparfaits et des passés simples est la plus neutre, la plus "normale" qui soit, alors que Montaigne sait si bien user, quand il veut, d'autres procédés narratifs.

Au fil de ces mots précis, sans apprêt, on croit sentir pourtant que Montaigne apporte une application infinie à la rédaction de son témoignage, dont il juge immense l'importance exemplaire<sup>3</sup>. La discipline du style, les mentions de dates et d'heures, celles des mouvements entre l'extérieur et la chambre, tout cela lui sert à voiler le frémissement de ce cœur qui (il nous l'avouera ailleurs) "plainc[t] bien fort les mourans". Souvent (non toujours) les habitudes de plume du juriste, du parlementaire qu'il est alors viennent opportunément couvrir une émotion qu'il veut certes nous faire sentir, mais non pas toute crue, mais passée à l'étamine d'un "discours de raison". Du reste, les acteurs mêmes que le récit met en scène appliquent à leurs paroles cette même pudeur que le narrateur impose à la "Lettre" dans son ensemble. Chacun est certain que la mort va venir emporter Estienne, mais chacun parvient le plus souvent à ne rien exprimer qui ne soit parole d'espoir, sans pour autant tromper le destinataire ni prétendre le tromper. La parole humaine sait communiquer la vérité en dépit de son sens littéral et comme au-delà de lui. C'est de la même manière que la spontanéité du récit dans son ensemble est constamment surveillée: l'écrivain ne dit et ne fait dire que ce qu'il veut. Si l'on en désire une preuve de plus, qu'on songe aux cent détails que Montaigne ne donne point, sur les symptômes du mal (les médecins

<sup>3</sup> Montaigne aurait voulu que la mort de La Boétie eût plus de témoins, tant il la jugeait admirable (v. "Lettre", éd. cit., p. 1353). La publication imprimée de la "Lettre" remplira donc une fonction de substitution.

en discutent encore), sur la "garnison" de chambrières qui assistent le mourant, sur le décor même de l'agonie... Rien ici d'insignifiant<sup>4</sup>.

Car cette application, précisément, qui confère au texte de la "Lettre" cette sorte d'ascétisme, comment ne pas voir qu'elle vise, du même coup, à la plus grande signification? Si la mort de La Boétie est exemplaire, il faut à tout prix en faire saillir la force probante, et c'est la tâche de l'historien. Or c'est l'organisation du texte, sa structure, ou plutôt sa cadence, qui s'en chargera le plus efficacement. Car il est bien probable que, en 1570 ou 1571, lorsque Montaigne a dû revoir cette "Lettre" pour la publier avec les "Opuscules de La Boétie" (nous reviendrons sur ce point), il n'en a guère changé les mots<sup>5</sup>, mais en a sensiblement modifié les masses, ne fut-ce que parce que le texte de 1563 devait contenir des détails personnellement adressés à son destinataire, Pierre Eyquem de Montaigne. La structure narrative de la "Lettre" telle que nous la possédons est extrêmement délibérée.

La Boétie tombe malade le lundi 9 août 1563. De là, une page suffit à Montaigne pour nous conduire jusqu'au dimanche 15 août: le narrateur peut franchir à grands pas ces six jours qui, s'ils sont déjà jours de cruelle maladie, sont encore des journées de vie (et sans doute les détaillait-il davantage dans sa "Lettre" originale). Au contraire, à partir de ce dimanche 15 août jusqu'à l'aube du mercredi 18 où La Boétie mourra, il va ralentir, solenniser le rythme, rapporter de longs propos au style direct. Pourquoi? Parce que c'est ce dimanche 15 août que la mort s'est révélée face à face aux deux amis. Or c'est la mort, la mort de ce modèle d'homme vivant, qui retient l'attention passionnée de Montaigne, et qu'il veut absolument nous

<sup>4</sup> Voir, par exemple, le dialogue de La Boétie avec Montaigne sur l'opportunité de faire son testament (ibid., p. 1349-1350).

<sup>5</sup> On sait combien Montaigne hésitait à corriger les "Essais", "adjoignant" souvent, mais ne "retranchant" guère. A plus forte raison dut-il hésiter, croyons-nous, s'agissant d'un monument sacré à la mémoire de l'ami - sauf si, justement, il s'agissait ici bel et bien d'enseigner, contrairement au dessein proclamé des "Essais".

faire connaître. Et, sitôt rendu le dernier soupir, le narrateur se taira lui aussi.

Outre cette amplification rythmique, la "Lettre" trouve un autre principe structurel dans la suggestion du dépouillement progressif d'Estienne. Le lundi 9, malade déjà, il part de chez lui à cheval: ce n'est pas dans ses meubles qu'il mourra, mais en mission, en route, dans une maison amie, au petit bourg de Germignan, sur la plaine du Médoc ouverte aux vents de la mer prochaine<sup>6</sup>. Puis, dès le premier jour, il résigne le tracas des affaires publiques, auxquelles il s'était adonné avec tant de zèle: "Je l'en trouvoy tout degousté", note Montaigne<sup>7</sup>. Puis, ce sont les soucis de son patrimoine qu'il abandonne sereinement, et même sa chère bibliothèque, laissée à Montaigne en souvenir de leur compagnonnage (qui, de fait, avait été plutôt de pensée que de vie quotidienne). Vient ensuite l'adieu aux "liaisons civiles" (dont ce cœur d'élite avait su faire aussi des affections privées): son oncle et plus que père, sa nièce, sa belle-fille, enfin sa douce "semblance", sa femme. Il lui reste enfin à se séparer de son corps: "Il y a trois jours que j'ahanne pour partir"<sup>8</sup>. Car ce corps épuisé n'est pas tout lui, il le sait: il est une autre part, un autre principe de lui-même qui est là pour donner congé à son corps comme il a donné congé aux affaires, aux biens et aux proches. Il demeure ici un "moi" qui ne veut plus auprès de lui que l'ami pour attendre l'instant. Ce lent et solennel dépouillement n'est pas improvisé. Il est aidé par les conseils de Montaigne, notamment pour les choses patrimoniales. Mais La Boétie, surtout, nous confesse: "Il y a longtemps que j'y estois préparé, et que j'en sçavois ma leçon toute par cœur"<sup>9</sup>. Croyons que le récit de la "Lettre" n'est pas plus improvisé que l'état d'âme qu'il nous peint.

Une autre "composition" du temps, encore, est perceptible

<sup>6</sup> Montaigne, Lettre, p. 1348. Comment ne pas songer, ici, à ce que Montaigne dira, au Livre III, sur son propre désir de mourir en voyage (ch. 9)?

<sup>7</sup> Montaigne, Lettre, p. 1349.

<sup>8</sup> Ibid., p. 1360.

<sup>9</sup> Ibid., p. 1353.

dans ce texte inépuisable. Le 15 août, dimanche, lors d'une faiblesse, La Boétie a éprouvé une "confusion de toute chose": il ne voyait qu'une "espece nue et brouillard obscur, dans lequel tout est peslé meslé et sans ordre"<sup>10</sup>. Le lundi et toute la journée du mardi, c'est de nouveau la claire raison qui a présidé à ses adieux et conseils: songeons notamment à l'exhortation qu'il adresse au jeune frère de Montaigne, de ne pas rompre avec l'Eglise catholique. Mais, le mardi soir, voici des "imagination" qui l'envahissent: "grandes", "admirables, infinies, indicibles"<sup>11</sup>. Notons ce mot: "indicibles" - étrangères au pouvoir, à la prise du langage. Aux premières heures de la nuit du mardi au mercredi, la rationalité revient tout entière: témoins les propos du mourant à sa femme sur les diverses façons de sentir la douleur. Vers minuit, enfin, ses paroles redeviennent énigmatiques: "Mon frere, mon frere, me refusez-vous donc une place?" Et c'est la mort<sup>12</sup>. Ainsi, tout l'essentiel de la "Lettre" est sourdement scandé par ce combat entre le rationnel et l'irrationnel, la claire raison et le mystère. Celui-ci frappe trois coups, et l'intervalle est beaucoup plus court la seconde fois que la première. Resté, lui, du côté de la lumière familière (qui est peut-être l'obscurité), Montaigne consigne pourtant cette ultime parole qu'il ne peut plus comprendre: "Je n'ay plus d'estre"<sup>13</sup>. Ces mots étranges sont les derniers qu'il prête à l'ami dont il vient de "composer" si soigneusement les ultimes "propos memorables" (nous aimerions qu'on prît ce verbe "composer" dans toute sa richesse sémantique: Montaigne met en ordre les paroles de La Boétie tout au long de ces trois journées et, ce faisant, en un certain sens, il est bien vrai qu'il les crée: de cela aussi, nous reparlerons). Est-ce un échec, que ces paroles de haute sagesse s'achèvent ainsi dans le mystère? Non, car il est vrai que, dans les dernières heures, le mot de "frere" suffisait à dire l'essentiel, au-delà de tout "discours de raison".

<sup>10</sup> Ibid., p. 1349.

<sup>11</sup> Ibid., p. 1358-1359.

<sup>12</sup> Ibid., p. 1359.

<sup>13</sup> Ibid., p. 1360.

On l'a dit: le sens explicite des mots, ici, n'est pas tout. Il y a aussi la mention du visage qui change, la prière à l'ami de rester ce soir ("je ne l'abandonnay plus"), le pouls que Montaigne prend en silence. Il y a des détails comme celui-ci: "Il s'estoit en parlant descouvert une espaule, et pria son oncle de la recouvrir, encores qu'il eust un vallet plus pres de luy; et puis, me regardant: C'est le propre d'un coeur noble, de vouloir augmenter sa dette envers celui à qui l'on doit déjà beaucoup", dit-il" (c'est nous qui traduisons les mots latins prêtés à La Boétie)<sup>14</sup>. Pourquoi, au fait, semblable détail, alors que nous avons vu Montaigne négliger délibérément les particularités du cadre, des symptômes ou du service? Parce que ce trait d'infinie délicatesse à l'égard du bon oncle en dit long sur un homme, plus long que tout discours, comme feront mille traits concrets des "Essais". Et, lorsqu'il s'agit de témoigner de ce que fut La Boétie, Montaigne sait ne rien omettre de signifiant.

Témoignage pudique, mais savamment ordonné par l'historien à sa plus haute signification - telle est bien, croyons-nous, la "Lettre", sous la forme où nous la lisons aujourd'hui. Mais aussi témoignage voulu et certifié véridique.

Car le moins éclairant n'est certes pas ce début de la "Lettre" où Montaigne affirme solennellement la véridicité de son attestation. Tout d'abord, proclame-t-il, il était là, et La Boétie lui parlait "aussi volontiers qu'à nul autre" (comprendre: plus qu'à tout autre). Il connaissait profondément son ami. Surtout, il guettait ses paroles, l'admiration qu'il avait pour Estienne l'assurant d'avance, "si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy échapperait rien, en une telle nécessité, qui ne fust grand et plein de bon exemple"<sup>15</sup>. Il guettait ardemment la confrontation d'une telle âme et d'un tel moment. D'où la qualité de son attention, que Montaigne affirme bien haut: elle était, dit-il, de nature à suppléer à son fameux manque de mémoire, ainsi qu'au trouble

<sup>14</sup> Ibid., p. 1358 ("Ingenui est, cui multum debeas, et plurimum velle debere").

<sup>15</sup> Ibid., p. 1347.

d'une émotion poignante. Ainsi armé et disposé, Montaigne croit possible de nous "faire voir" et entendre La Boétie mourant: car sa tâche assignée est de le "représenter" - c'est-à-dire de le rendre à nouveau présent, pour nous<sup>16</sup>. Pesons bien les termes de cette sorte de promesse: Montaigne ne prétend pas nous rendre un La Boétie "objectif"; les garanties de véridicité qu'il apporte nous assurent simplement que, à la base de la "représentation" qu'il entreprend, toute erreur d'information est absente. En tout cas, il sait très lucidement la difficulté de sa tâche. Celle-ci requiert non seulement l'information, mais ce qu'il appelle un "style" ("un beaucoup meilleur style que le mien"); c'est là avouer l'alchimie littéraire fondamentale: il s'agit de transmuter une somme de faits ou de mots en une image composée, qui "représente" et assume cet homme dont on veut parler. Ne nous attardons pas aux protestations de modestie coutumières à Montaigne lorsque, semblant désirer pour célébrer son ami la plume prestigieuse de quelque historien antique, il se dit incapable de "hauteur" ou d'"éloquence": en elles-mêmes ces déclarations ne nous intéressent pas<sup>17</sup>. L'essentiel, c'est que Montaigne mesure le saut en toute clairvoyance: cet homme avec qui j'ai tout partagé ne sera plus connu, bientôt, que par cet écrit; il sera en quelque sorte devenu l'homme de cet écrit de cette "Lettre" dont la vérité ne dépend pas seulement de l'exactitude des faits, mais du style d'un autre homme - de mon style à moi, son ami, Michel de Montaigne, qui suis en train de m'approprier La Boétie en retraçant ses traits. Infinie faiblesse des morts, tout entiers à notre merci... De là cette sorte d'anxiété qui perce dans la première page de la "Lettre": je suis parfaitement informé sur les derniers moments d'Estienne, mais je sais bien que, cet homme que vous trouverez ici "représenté", ce ne pourra pas être vraiment lui: ce sera le La Boétie que je vous aurai "composé", "au plus vray qu'il me sera possible".

<sup>16</sup> Ibid., p. 1347.

<sup>17</sup> Ibid., p. 1347-1348. Il nous semble évident que Montaigne, ici, songe aux historiens antiques: c'est leur "style" qu'il envie, en tant qu'il serait seul à la hauteur d'un tel sujet. La confrontation de ces pages avec les propos sur l'historiographie dans "Essais" II, 10, ne laisse pas de doute sur cette interprétation. Voir la suite de la présente conférence.

Ainsi s'introduit fatalement toute une "marge" entre le modèle et sa représentation, et cette marge ressortit à l'intimité même de Montaigne. Impossible à nous de jamais recentrer l'image, puisque La Boétie est mort. Seul existe désormais le personnage de la "Lettre". En revanche, il nous est facile de comparer les paroles de celui-ci avec les paroles des "Essais" (les écrits, eux, sont saisissables): considérons donc un instant leur surprenante ressemblance.

On pourrait montrer (et plusieurs critiques l'on fait avec bonheur: nous aimons notamment à reconnaître notre dette envers Michel Butor, qui paraît seulement systématiser un peu trop), que le dessein même des "Essais" est né de l'absence de La Boétie, et que sa pensée en habite un peu tous les chapitres. Mais, notre visée, ici, est différente et plus précise: rendre sensible, selon quelques axes définis, la continuité entre la "Lettre" et les morceaux les plus anciens des "Essais" (c'est-à-dire, avec l'inévitable risque d'erreur que ces hypothèses comportent, ceux que l'édition Villey-Saulnier donne comme sûrement ou probablement écrits entre 1571 et 1574)<sup>18</sup>.

Ces quelques axes d'enquête semblent s'imposer. Car le sommaire de ces premiers essais n'est pas trop malaisé à établir, et nous nous y risquerons aujourd'hui, puisque une fois n'est pas coutume. Sous la diversité de leurs sujets (historiques et politiques surtout), les essais de 1571-1574 sont essentiellement la méditation de l'inconstance qui préside aux faits de l'homme; ils veulent limiter les conséquences de celle-ci par la ferme tenue de quelques principes moraux; ils opposent à cette dérisoire incertitude de notre conduite la constance d'un petit nombre d'hommes d'exception; confronté à cette question fondamentale de l'aptitude de l'homme à la grandeur, Montaigne découvre qu'on ne peut en décider qu'après l'épreuve de la mort;

<sup>18</sup> Cf. M. B u t o r, Essai sur les "Essais", Gallimard, coll. "Essais", Paris 1968, notamment p. 30-55. C'est, bien sûr, pour respecter la coupure convenue, et bien réelle, de 1575 (début des lectures sceptiques majeures), que nous délimitons ainsi la période à laquelle nous nous intéresserons essentiellement ici. Nous nous sommes efforcé non seulement de ne tirer argument que des chapitres qui peuvent (selon édition Villey-Saulnier) être de ces années 1571-1574, mais encore, dans ces chapitres, de ne prendre en compte que le texte primitif, non les additions.

c'est ainsi qu'il recommence inlassablement l'examen d'un art de mourir; enfin, ces premiers massifs des "Essais" sont un monument à l'amitié, victorieuse de la mort: de l'amitié, et de la mort d'un ami, Montaigne a le droit de parler, d'une parole d'expérience.

Au coeur de la "Lettre" sur la "Mort de La Boétie", il y avait cette conscience, empreinte de peur, que l'homme est fragile, que ses possessions sont précaires, soumises au caprice de la Fortune. J'ai appris, disait Estienne, "le peu d'assurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et mesmes en notre vie, que nous tenons si chere, qui n'est toutefois que fumée et chose de neant"<sup>19</sup>. "Tout ce que j'ay passé jusqu'à ceste heure, continue-t-il, a esté plein de santé et de bonheur: pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit guere plus durer"<sup>20</sup>. Oui, ne sentons-nous pas ici la peur, peur de la dégradation de l'image humaine? D'autant plus que, au fil de sa vie, l'homme ne cesse de se démentir lui même, tout autant que fait la Fortune: tous dangers auxquels on n'échappe qu'en réussissant la mort du sage. Il est évident que cette amère constatation de l'incertitude des choses humaines se retrouve au centre des premiers "Essais". On pourrait citer ici la plupart des chapitres du Livre I, mais on se contentera du premier du Livre II, "De l'inconstance de nos actions...": "Nostre façon ordinaire, c'est d'aller d'après les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contremont, contrebas, selon que le vent des inclinations nous emporte [...]. Nous n'allons pas; on nous emporte, comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse"<sup>21</sup>. Celui qui écrit ces lignes est en train de se dire que son ami, lui, est solidement ancré au port.

Contre ce ruineux flottement au gré de la Fortune, de la coutume ou de la mode, il faut tenir quelques principes inébranlables, enracinés dans un absolu. Le La Boétie de la "Let-

<sup>19</sup> M o n t a i g n e, Lettre, p. 1351.

<sup>20</sup> Ibid., p. 1354.

<sup>21</sup> M o n t a i g n e, Essais, II, 1, p. 316.

tre", qui venait de tant parler d'incertitude, s'affirmait "certain" qu'il allait vers Dieu, "tout assuré" qu'il jouirait bientôt du bonheur dont son ami l'entretenait<sup>22</sup>; apprécions la juste portée de ces mots: "certain", "tout assuré"... Dans ses adieux à sa nièce, il insistait, d'autre part, sur la nécessaire sévérité de l'éducation, sur l'"horreur" du "vice", dont le nom seul lui est "detestable"<sup>23</sup>. Tous les premiers "Essais" sont encore pleins (pas pour longtemps, peut-être...) de cette conviction qu'il doit y avoir des refus entiers: c'est ainsi que Caton refusait l'asservissement de la République. "Stoïcisme christianisé", si l'on tient à ces formules... Plus typique encore était, dans la "Lettre", l'adresse de La Boétie au jeune frère de Montaigne, Mr de Beauregard; qu'il ne quitte point ce barcail de l'Eglise où a vécu son père, où vivent tous les siens; car aucune opinion privée ne doit prévaloir contre ces sortes de fidélités. - En prolongement de cet avis, il faut lire, au chapitre 27 du Livre I, ce que Montaigne dira de "l'absurde temerité" de ceux qui prétendent réformer la religion d'après leurs vues personnelles, abandonnant pièce à pièce à leurs adversaires les articles de la "discipline catholique"; "ce n'est pas à nous d'établir ce que nous lui devons d'obéissance"<sup>24</sup>. Là encore, les "Essais" ne disent rien d'autre que ce que proclamait le La Boétie de la "Lettre".

Mais, la vraie réponse à l'inconstance des choses, c'est le grand homme lui-même, dressé face au destin. Le jeune Montaigne, avant ses trente ans, avait douté qu'un tel homme existât: "Jusques alors, j'avois pensé que Dieu ne nous donnast guieres si grand avantage sur les accidens humains, et croyois malaysement ce que quelquefois j'en lisois parmy les histoires"; en août 1563, "en ayant senti une telle preuve"(que la fermeté de La Boétie), il a changé d'avis<sup>25</sup>. "Une telle preuve" de la supériorité de l'homme par rapport à l'inconstance des choses, marque d'une âme "pleine de repos, de tranquillité

<sup>22</sup> M o n t a i g n e, Letre, respectivement p. 1354, 1350.

<sup>23</sup> Ibid., p. 1355-1356.

<sup>24</sup> Comparer "Essais", I, 27, p. 180-181, et "Lettre", p. 1356-1357.

<sup>25</sup> M o n t a i g n e, Lettre, p. 1353.

et d'assurance"<sup>26</sup>; voilà assurément la grande leçon de la mort de La Boétie, et l'affirmation majeure de la "Lettre", génératrice directe des premiers "Essais". Écoutons encore ceux-ci: "Les gens plus sages peuvent se former un repos tout spirituel, ayant l'âme forte et vigoureuse"<sup>27</sup>. C'est notre "foiblesse et lascheté" qui nous forge des monstres. Pour raison garder parmi les anxiétés de ce monde, rien de plus précieux que les hauts exemples de ces hommes que Montaigne, plus tard, appellera magnifiquement "natures fortes et claires"<sup>28</sup>. Or, précisément, il a eu la chance douloureuse de voir mourir un de ces hommes inflexibles, alors que, "en toute l'ancienneté, il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes qui aient dressé leur vie à un certain et assuré train, qui est le principal but de la sagesse"<sup>29</sup>. Ces mots du chapitre 1 du Livre II reprennent au plus près un passage de la "Lettre": La Boétie me demanda, dit Montaigne, "de monstrer par effect que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé", nous étions capables "de les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient, adjoustant que c'estoit la vraye pratique de nos estudes, et de la philosophie"<sup>30</sup>.

Si le spectacle de la grandeur humaine est ainsi le plus puissant secours (après la grâce) pour s'arracher soi-même à l'inconstance et à la peur, il reste à savoir reconnaître le vrai grand homme - et il y faut la mort. Un chapitre et plusieurs autres passages des "Essais" de 1571-1574 sont consacrés à la question, et lui offrent cette réponse très claire: on ne peut juger de la qualité d'une vie humaine que lorsque celle-ci a été achevée, couronnée par la mort. "Ce bonheur de nostre vie [...] qui despend de la tranquillité et assurance d'une ame réglée ne se doit jamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy aye veu jouer le dernier acte de sa comédie, et sans doute le plus difficile. En tout le reste, il peut y avoir du masque

<sup>26</sup> Ibid., p. 1348.

<sup>27</sup> Montaigne, Essais, I, 39, p. 241.

<sup>28</sup> Ibid., I, 54, p. 300.

<sup>29</sup> Ibid., II, 1, p. 316.

<sup>30</sup> Montaigne, Lettre, p. 1353.

[...]. Mais en ce dernier rolle de la mort et de nous, il n'y a plus que faindre, il faut parler françois, il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot<sup>31</sup>. "Je remets à la mort l'essay du fruict de mes etudes. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du coeur"<sup>32</sup>. Ici encore, Montaigne ne fait que reprendre avec gravité les propos qu'il avait prêtés à la Boétie mourant et que nous citions partiellement ci-dessus: les "discours" de sagesse que les deux amis avaient si souvent tenus ensemble, c'était désormais l'heure de montrer qu'ils ne les portaient "pas seulement en la bouche, mais engravez bien profondement au coeur et à l'âme"<sup>33</sup>.

Et nous voici amenés à l'essentiel, si évident que nous pourrons ici passer plus vite. Les premiers "Essais" sont animés par la certitude qu'il faut dès à présent se préparer à la mort. Cet "ennemi" qu'est la mort, apprenons à le soutenir de pied ferme<sup>34</sup>. Exercer la force de son âme, apprendre à passer de la vie à l'heure incertaine de la mort selon un dessein net et harmonieux, longtemps prémédité - c'est déjà le sens, mi-avoué, de la retraite au château de Montaigne<sup>35</sup>: "Je me garderay, si je puis, que ma mort die autre chose que ma vie n'ait premierement dit"<sup>36</sup>. Le mépris des vaines pronostications, le dégagement des soucis domestiques et des misérables tracas testamentaires, le renoncement à toute haine ou rancune, le détachement du désir de la gloire posthume, l'ascèse de la solitude, la lecture des sages, tout ce règlement de vie qu'exposent les premiers "Essais" est en même temps un règlement de sa mort. Souvenons-nous de La Boétie disant à Montaigne, au témoignage de la "Lettre": "Il y a longtemps que j'y estois préparé, et que j'en sçavois ma leçon toute par coeur". Dans cette mort magnifiquement réussie, La Boétie a rejoint Caton et Socra-

<sup>31</sup> M o n t a i g n e, Essais, I, 20, p. 78.

<sup>32</sup> Ibid., p. 79.

<sup>33</sup> M o n t a i g n e, Lettre, p. 1353.

<sup>34</sup> M o n t a i g n e, Essais, I, 20, p. 85.

<sup>35</sup> Cf. *ibid.*, I, 8, p. 34; ce chapitre reprend à bien peu après les termes mêmes de l'inscription: "Je me retiray chez moy [...], passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie..."

<sup>36</sup> Ibid., I, 6, p. 33.

te, et mérité d'être à jamais "contrerolleur" des "intentions" de son ami survivant<sup>37</sup>.

"Contrerolleur de nos intention", témoin et conseiller de notre effort vers la sagesse... Simple périphrase pour désigner, au fond, l'ami véritable. Dans la "Lettre" à son père, où nous avons vu combien Montaigne était pudique, retenu, notamment quand il s'agissait de parler de lui-même, il oubliait parfois sa discrétion pour célébrer non seulement l'ami, mais l'amitié, c'est à dire aussi un peu Michel en même temps qu'Estienne. Car c'est bien à lui, selon la "Lettre", qu'ont été adressées ces paroles enivrantes: "Mon frere, que j'ayme si chèrement, et que j'avois choisy parmy tant d'hommes, pour renouveler avecques vous ceste vertueuse et sincere amitié [dont] il ne reste que quelques vieilles traces dans la memoire de l'antiquité"<sup>38</sup>. Et cette amitié d'élection, compagnonnage de joie mais aussi de sagesse, elle est vraie: car elle a subi, avec l'agonie et la mort, l'épreuve du feu - et elle ne s'est pas démentie: "Estant sur ces destresses, il m'appella souvent, pour sçavoir seulement si j'estois pres de luy"<sup>39</sup>. Ce jour-là, Montaigne s'est senti investi d'une mission: celle de témoigner de ce que pouvait être une amitié parfaite. Dans sa "Lettre", il en a consigné les jours triomphaux (ceux du mois d'août 1563) - et, dans les premiers "Essais", notamment bien sûr au fameux chapitre 28 du Livre I, il ne cesse d'en savourer et d'en dire la beauté.

Il est sans doute inutile de montrer plus au long l'extraordinaire cohérence qui existe entre les "Essais" de 1571-1574 et la "Lettre". Qu'une telle consubstantialité (et même parfois une telle identité de forme) unisse ces premiers "Essais" et les parties de la "Lettre" où Montaigne parlait pour son compte, exprimait ses propres pensées, cela montre seulement que ces premiers mouvements des "Essais" étaient dans l'esprit de leur futur auteur dès le moment où il rédigeait la "Lettre", et la constatation déjà n'est certes pas sans importance. Mais,

<sup>37</sup> Montaigne, Lettre, p. 1353 (déjà citée) et *idem*, "Essais", I, 39, p. 242.

<sup>38</sup> Montaigne, Lettre, p. 1352.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 1360.

que cette profonde similitude apparaisse également, voire davantage, entre les "Essais" et les paroles que la "Lettre" prête à la Boétie, voilà qui nous ramène à notre problème initial. Oui, l'on en vient presque à douter que La Boétie et Montaigne aient bien été deux, à se demander comment ce jeune mourant que nous fait entendre Montaigne a pu ainsi dicter (ou peu s'en faut) les premiers "Essais", huit ou dix ans d'avance. Nous pensons (et l'avons déjà suggéré) que Montaigne n'a pas été sans pressentir cette incertitude des lecteurs, et que c'est la raison pour laquelle il s'intéresse tant aux conditions de crédibilité du témoignage humain: voyez le début de la "Lettre" elle-même, voyez aussi "Des Cannibales"<sup>40</sup>. Mais c'est ici qu'il faut faire un peu d'histoire, pour vraiment comprendre la fonction de la "Lettre" par rapport aux "Essais".

Lorsque meurt La Boétie, Montaigne a trente ans, et il n'est pas écrivain. Le choc dans sa vie intime est assurément profond - mais nous ne pouvons rien en connaître, absolument rien. S'ouvre alors, jusqu'à la "retraite", cette période de sept ou huit ans qui nous retient essentiellement aujourd'hui, car elle est celle de sa métamorphose. Apparemment, l'activité parlementaire en des temps orageux, le mariage, la translation du traité théologique de Raymond Sebond, la mort du père, les problèmes de l'héritage, la vente de la charge... emplissent l'existence de Michel. Mais tout se passe comme si, vers la fin de ce septennium, en train de vendre sa charge (de liquider son passé proche?), Montaigne, en ces années 1569-1571 où nous le retrouvons, entreprenait scrupuleusement de s'acquitter: envers le père, plus récemment disparu mais premier servi par son fils, avec la mise à jour de la "Théologie Naturelle" dans sa version française; envers La Boétie par l'édition des "Opuscules" pieusement rassemblés<sup>41</sup>. C'est alors seulement que la figure de l'ami, jusqu'ici gardée dans les replis du cœur, prend forme et fait surface.

<sup>40</sup> Ibid., p. 1347 (S'agissant de transmettre un si grand exemple, ces affirmations de fiabilité de l'informateur ne sont ni conventionnelles ni accessoires: voir suite de la présente conférence). Comparer "Essais", I, 31, surtout p. 202-203.

<sup>41</sup> La Mesnagerie de Xenophon..., Federic Morel, Paris 1571.

Cette publication nous convainc, en effet, que la mémoire de La Boétie ne l'a pas quitté parmi les tracas de ces sept ans. De fait, il la retrouvait dans les salles du Parlement de Bordeaux, dans la bibliothèque de sa tour, que les livres de l'ami étaient venus grossir. Nous comprenons qu'il a constamment choyé cette mémoire, recherchant et classant les "papiers" du disparu, réunissant (et limant un peu, sans doute) "tout ce qu'[il a] pu recouvrer". C'est l'ensemble de ces reliques (sauf le "Contr'Un", mais cela est une autre affaire) qu'il publie à Paris en 1571, en son dessein passionné de faire connaître, reconnaître cet homme d'élite qu'il aimait et qui est mort inconnu. Et c'est en postface à cette "Mesnagerie de Xenophon" et autres "Opuscules" qu'il va donner au public la "Lettre" autrefois écrite à Pierre Eyquem pour lui narrer la mort de La Boétie. C'est par cet acte solennel qu'il va fixer les traits de celui qui, depuis huit ans, n'existait plus que pour lui - et pour ainsi dire les créer.

A propos de cette divulgation de la "Lettre" en 1571, plusieurs remarques, en effet, s'imposent. D'abord, elle confirme que Montaigne voyait dans la mort qu'avait su faire son ami l'une des "oeuvres" de celui-ci, et non la moins belle, la plus exemplaire: il fallait la rendre publique avec les autres. Mais, d'autre part, cette publication d'un écrit privé allait contre les principes ailleurs affirmés par l'auteur des "Essais", qui juge dérisoire et "bas" de divulger ses missives intimes, comme si l'on quêtait par tous les moyens la gloire littéraire ainsi qu'ont fait hélas! Cicéron ou Pline-le-Jeune<sup>42</sup>: il faut donc qu'il ait estimé assez importante la valeur exemplaire de son récit pour enfreindre sur ce point sa pudeur de gentilhomme. Du reste, et cela aussi est à remarquer, il prend soin de faire imprimer sur la page de titre la formule suivante: "Item, un »Discours« de Mr de Montaigne" - non une "lettre"; le mot de "discours" lui paraît plus convenable, puisque cette fois il s'adresse au grand public. Et le titre ne fut probablement pas seul modifié: outre, répétons-le, le plan et la suppression de détails adressés à Pierre Eyquem, il est tel passage

<sup>42</sup> M o n t a i g n e, Essais, I, 40, p. 243: cela nous semble un passage clé pour corroborer ce que nous essayons d'établir aujourd'hui.

où l'on sent que la main de Montaigne est revenue (par exemple, est-il bien naturel que ce soit le Montaigne de 1563, à trente ans, qui ait écrit: "...la jalouzie que j'ai euë toute ma vie de [la] gloire" de Mr de La Boétie?). Non, le "Discours" publié en 1571 manifeste bien la volonté de dresser un monument, pour rendre une autre sorte d'existence, publique cette fois, au jeune mort.

Revenons encore à ce seuil décisif de 1569-1571. Montaigne, l'homme aux "Ephémérides", n'est pas sans quelque superstition à l'égard des dates, qu'il aime à citer au long: il leur attache souvent un sens symbolique. En 1569, il a trente-six ans, la moitié de l'âge qu'a vécu son père: est-il au milieu de sa carrière? est-il à la fin?... Sans doute songe-t-il aux sages de l'antiquité, qui célébraient leur "jour natal". C'est alors qu'il décide d'ériger les deux monuments que l'on disait, l'un au père et l'autre à l'ami, personnages majeurs de cette phase de sa vie qui s'achève. En 1571, de façon plus significative encore, il choisit de dater du jour précis de sa naissance son retour à Montaigne, comme il choisira encore cette même date des Kalendes de mars pour publier ses "Essais" de 1580 chez Simon Millanges. On dirait qu'il fait le point fixe, en ces premiers débuts aigrelés du printemps périgourdin. Trente-huit ans aujourd'hui... Le voilà sensiblement plus âgé que ne fut jamais Estienne de La Boétie, mort à trente-deux ans, neuf mois et dix-sept jours. Et il se sent "en pleines formes encore"... Etrange sensation, que solennise l'inscription de cette veille des Kalendes de mars. Voici que s'ouvre devant lui l'étendue inconnue des "jours qui lui restent à vivre" (nous lisons toujours la fameuse inscription); voici une saison de la vie, des pensées, des expériences que l'ami n'aura pas connues, lui que la mort a fixé dans une immuable jeunesse, lui qui n'a même pas approché les "avenues de vieillesse" et s'en est félicité trois jours avant de mourir<sup>43</sup>. Tout ce que Montaigne, désormais, va vivre, sera étranger à celui avec qui il était "à moitié de tout". Dans une angoisse que l'on croit percevoir, Montaigne se dit qu'il va devoir inventer sa vie, privé du "contrerolleur"

<sup>43</sup> Montaigne, Lettre, p. 1354.

de ses actions et pensées. Ce ne sera pas trop de cette retraite, du "studieux appareil" de la librairie, des inscriptions solennelles (l'une au père, l'autre à l'unique ami) pour tenter, comme disait Cicéron, de ne pas vivre "négligemment".

Ce "studieux appareil", comme les longues inscriptions (et comme le "Discours") relève de l'art mnémotechnique. Montaigne, qui sent que La Boétie s'éloigne de lui avec le temps irréparable, que le vivant qu'il fut est perdu à jamais (inconstance des choses humaines...), voudrait obstinément cultiver ce souvenir de l'ami et tenter encore de s'inspirer de lui, parmi les livres où sa main s'est posée, pour assumer les jours imprévus, incertains, qui attendent ce survivant qu'il est. Mais l'effort est désespéré: les "Essais" ne peuvent dire telle quelle cette image du La Boétie du coeur, image "indicible", qui n'est plus vivante (et encore si changeante...) que pour son "frère": encore moins peuvent-ils fonder leur "discours" sur cet être impalpable. C'est ici que la "Lettre" révèle son exacte portée.

Il n'y a plus qu'un La Boétie qui existe et reste saisissable: celui de la "Lettre", de ce "Discours" imprimé pour faire connaître Estienne à des étrangers, mais qui, finalement, en aura fixé les traits même pour son ami: les traits historiques, soustraits aux trahisons de la mémoire. Et c'est autour de cette image historique que vont se tisser les premiers Essais. Comment aurait-il pu en être autrement? Aristide, Socrate, Caton - Montaigne ne les a pas connus dans leur vie: cette vie n'est entrée dans les "Essais" qu'une fois transformée en "histoire" par Plutarque ou Xénophon. Estienne de La Boétie ne le pouvait pas davantage. Il fallait que sa pensée et sa mort fussent, grâce à la "Lettre", transmues en un modèle humain exemplaire, élaboré et rendu intelligible par un "style", le style de cette "Lettre" qui, encore un coup, est déjà littérature (ne soyons pas assez romantiques pour en concevoir je ne sais quel sot chagrin!) - cette littérature qui est la vraie vie. La Boétie a changé de statut et de stature: il est devenu un "ancien", modelé par le discours historique. Sa vita peut venir prendre place parmi les sources des "Essais", à côté des "Vies" de Plutarque.

La seule différence est que l'auteur de cette vita n'est autre que Montaigne lui-même. Mais nous pensons que Montaigne,

lorsqu'il revoyait son "Discours", en 1570-1571, s'est en effet, ce jour-là, voulu historien, lui qui apparemment enviait la manière d'un Salluste, dont il eût désiré le "style" pour retracer les journées d'août 1563<sup>44</sup>. Relisons, dans les "Essais", le chapitre 10 du Livre II ("Des Livres"), où justement il parle des historiens, sa "droite balle". Des plus "simples" d'entre eux, il attend qu'ils fournissent "naïvement" la "matière" de l'histoire; mais il goûte très fort, chez les "excellens" (à qui il veut ressembler) cette "autorité" qui leur fait "représenter" les événements sous le jour que leur confère l'intelligence, qui leur fait choisir et analyser, à l'usage de leurs lecteurs sagaces, les pensées et "conseils" des grands hommes, et notamment leur "attribu[er] les paroles convenables"<sup>45</sup>. Homo additus historiae... Car c'est le sens qui compte, dans l'histoire, et l'enseignement qui peut nous être apporté sur les hommes.

Texte capital, que celui de ces réflexions sur l'histoire; car il rend compte exactement, croyons-nous, de ce que Montaigne a fait dans sa "Lettre" (ou son "Discours"). A lui, témoin oculaire de la vie et de la mort d'un grand homme, incombait certes la fonction de consigner et de transmettre de faits<sup>46</sup> - mais non point "naïvement", mais en les élaborant pour les rendre signifiants et profitables. Par là s'expliquent bien des traits du récit de Montaigne tel que nous le possédons: son caractère manifestement "récrit", ne serait-ce qu'en ce qui concerne les longues harangues du mourant, aussi peu vraisemblables "en ces destresses" que celles des tribuns en pleine mêlée chez les historiens antiques (comment Montaigne s'en souviendrait-il mot à mot? il ne le prétend même pas), le choix du détail qui porte, la suggestivité savante et autoritaire de la structure, et peut-être aussi cette indifférence à l'insigni-

<sup>44</sup> Ibid., p. 1347, et également ci-dessous, note 17; voir aussi "Essais", II, 10, p. 396.

<sup>45</sup> Ibid., p. 397.

<sup>46</sup> C'est la conception affirmée des grands biographes latins; voir p. ex. le début de l'"Agricola" de Tacite. H. Friedrich a pleinement raison de faire remarquer le ton obstinément "antiquisant" de Montaigne en ces années-là.

fiant qui, par exemple, lui fait placer la rédaction du testament au 15 août au lieu du 14, au grand scandale des archivistes et sectateurs de "pure" vérité<sup>47</sup> :

C'est ce La Boétie-la, image fidèle, certes (et nous avons vu combien Montaigne y insiste), mais image arrêtée, fixée, stylisée, qui va passer dans les premiers "Essais" et, de concert avec Caton ou Sénèque, pour ainsi dire les dicter.

### Concluons

Il nous semble que le problème des troublantes analogies entre la "Lettre" et les "Essais" de 1571-1574 se trouve résolu de lui-même, ou plutôt dépassé. Montaigne est, dans les deux cas, "l'auteur". Ce qu'il a retenu de La Boétie, de ce héros qu'il a "composé" pour écrire ou récrire son "Discours", c'est ce qui correspondait à ses pensées propres; ce qui, du message de l'ami (certainement bien plus complexe), avait repris racine dans son être à lui; ce qu'il estimait matière d'histoire, parce que chargé d'exemplarité; ce qui appartenait déjà (secrètement) à la nébuleuse des "Essais" en formation et allait tant contribuer à sa condensation. Comment s'étonner de la similitude entre les paroles d'un La Boétie qui est le La Boétie de Michel de Montaigne et les "Essais" de ce même Montaigne?

Mais tout n'est pas dit pourtant. Montaigne, lui, après ce tournant de 1571, continue à vivre. Peu à peu, les années l'entraînent vers d'autres lectures que La Boétie n'a pu faire, et vers l'"essai" d'autres manières de "faire l'homme". Sextus Empiricus n'est pas une rencontre qu'on fasse impunément, douze ans après la disparition de l'ami. Du mouvement même qui l'éloigne de Caton et du stoïcisme, il prendra distance, en avançant, par rapport à ces deux jeunes athlètes, bardés, bandés de certitudes, qu'étaient les deux acteurs de la "Lettre". Et puis voici l'âge ("nous autres qui savons que la vie n'est pas courte", disait un autre Bordelais, François Mauriac...); et surtout, avec l'âge, la familiarité d'un long ménage avec la vie,

<sup>47</sup> Bonnefon, op. cit., p. XXXIV, note 4.

longue familiarité qu'Estienne de La Boétie n'avait pas connue. Alors, tandis qu'il rédige le Livre III, Montaigne retouche le chapitre 20 du Livre I, "Que philosopher, c'est apprendre à mourir": ce qui était contention, raideur dans ces pages qui campaient le La Boétie de l'histoire et où Montaigne se mesurait à lui, maintenant se détend et s'adoucit. Plutôt que de nous mesurer fièrement à la mort, apprivoisons la vie: la mort sera exorcisée du même coup. Cette fois, oui, Montaigne est pleinement infidèle à l'image qu'instaurait le "Discours": mais combien de temps et d'expériences n'aura-t-il pas fallu pour l'en détacher! La maladie, le grand voyage, la mairie de Bordeaux auront construit un autre Montaigne, dont la grande affaire sera de "vivre à propos" bien plus que de préparer la mort du sage. Le modèle héroïque et historique du La Boétie de la "Lettre" convenait à la retraite des années 1571-1575, lorsque Montaigne se disait souvent qu'il allait mourir: elle ne sied plus à l'homme qui a vécu et sait qu'il doit vivre encore.

Cependant, lorsque ce La Boétie "historicisé", public, taillé en médaille à l'intention des générations futures aura ainsi décliné à l'horizon de l'esprit de Montaigne - alors, l'autre La Boétie, l'Estienne de l'exaltante intimité de jadis, celui que Montaigne seul avait connu et qui restait présent dans les chauds replis du coeur, celui-ci restera vivant. De même qu'il avait préexisté au héros de la "Lettre", il lui survivra aussi longtemps que vivra Michel de Montaigne, et nous en trouverons la trace en filigrane jusque dans les dernières additions. Ce La Boétie-là n'est plus une illustration pour discours stoïciens, mais simplement une blessure au fond de l'être. Le jeudi 11 mai 1581, aux bains de Toscane, Montaigne confie à son "Journal de voyage": "Ce matin, écrivant à Mr d'Ossat, je tombé en un pensement si penible de Mr de La Boétie, et y fus si longtemps sans me raviser, que cela me fit grand mal"<sup>48</sup>. C'était justement un 11 mai que le Parlement de Bordeaux, vingt-sept ans plus tôt, avait délibéré sur l'admission de La Boétie en son sein, admission sans laquelle il n'eût sans doute jamais connu Montaigne. Il est probable que celui-ci ignorait cet anniversaire: pu-

<sup>48</sup> M. de Montaigne, Journal de Voyage, p. 1270.

re coincidence, alors? ou souterraine mémoire du coeur? Bien plus tard encore, dans un ajout que nous offre seulement l'édition de Mlle de Gournay, le souvenir affleure. Comme cette pensée d'un matin toscan, dont le contenu ne nous était pas dit ("indicible" par le "discours de raison" autant que l'ancienne tiédeur des lèvres de l'ami), ce souvenir échappe à l'analyse: il ne peut s'exprimer, un peu, que par exclamations et interrogations, en un murmure intime qui est bien loin du ton ordinaire des "Essais", et plus encore de celui de la "Lettre": "O mon amy! En vaux-je mieux d'en [s]avoir le goust, ou si j'en vaux moins? J'en vaux certes bien mieux. Son regret me console et m'honore. Est-ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout jamais les obsèques? Est-il jouyssance qui vaille cette privation?"...<sup>49</sup>

Université Lyon II  
France

Gabriel Pérouse

#### LIST O ŚMIERCI DE LA BOÉTIE I PIERWSZA KONCEPCJA "PRÓB"

Estienne de La Boétie, przyjaciel Montaigne'a, zmarł w 1563 r., siedem lat przed napisaniem pierwszych stron "Prób". Podczas swej choroby poruszał, a nawet szkicował on wszystkie większe tematy, które miały być rozwinięte w pierwszych rozdziałach "Prób". Dlaczego zatem mamy wrażenie, że to Montaigne w pewnym sensie stworzył de La Boétie? Wynika to z faktu, że między żywego de La Boétie i pierwsze rozdziały "Prób" wkraśli się list o śmierci de La Boétie. W opisie choroby de La Boétie przebija troska o to, by ten wielki przyjaciel stał się znany i ceniony.

Pierwsze rozdziały "Prób" są analizą sztuki umierania, bo o wielkości człowieka można decydować dopiero po przejściu przez niego próby śmierci. Są one jednocześnie pomnikiem przyjaźni zwyciężającej tę śmierć. Uczestniczenie w umieraniu de La Boétie było dla Montaigne'a ważną lekcją ukazującą wyższość człowieka nad nietrwałością rzeczy, w co przed 1563 r. nie wierzył. Życie ludzkie można ocenić jedynie wtedy, kiedy zostało zakończone, ukoronowane śmiercią. Cały jeden rozdział i wiele innych fragmentów "Prób" poświęconych jest temu problemowi. Do śmierci

<sup>49</sup> Cette addition à "Essais" II, 8, p. 376 se trouve aux notes de l'édition "Pléiade", p. 1533: c'est nous qui corrigeons "avoir le goust" en "savoir le goust".

zatem trzeba się przygotowywać od początku. Istnieje więc zbieżność treści i formy "Prób" i "Listu". To głębokie podobieństwo dotyczy szczególnie "Prób" i słów, które w "Liście" zapożyczone zostały od de La Boétie.

La Boétie utrwalony dla potomności to ten z "Listu"; został w ten sposób uchroniony przed zniekształceniami pamięci. Jego myśl i śmierć stały się historią.